

## **Culte au Temple du Bas, Neuchâtel, le 12 février 2017**

### **A l'occasion de l'année anniversaire de la Réforme**

#### **Prédication de Michel Grandjean**

#### **Matthieu 18, 23-35 ; Romains 5, 8-11**

Les anniversaires sont bien commodes. Ils permettent de marquer le coup, par exemple quand on souhaite un bon anniversaire à quelqu'un. Mais s'il est assez facile de fixer le moment de la naissance d'un individu, il est autrement plus difficile de dire quand un mouvement d'idées est né.

Pour la Réforme, on pourrait discuter longtemps. On parle souvent du 31 octobre 1517, quand Luther publie des thèses sur les indulgences. Pourquoi pas ? Mais on pourrait aussi parler du cours sur l'épître aux Romains (1515-1516), ou de la scène où Luther brûle la bulle qui le menace d'excommunication (10 décembre 1520), ou du discours de Worms (21 avril 1521), devant l'empereur, les princes, le nonce apostolique, les théologiens, quand Luther affirme que sa conscience est vaincue par l'Écriture et qu'il se déclare en conséquence libre vis-à-vis de toutes les instances ecclésiastiques et politiques.

Mais qu'y a-t-il donc au cœur de la Réforme ? Non pas la volonté d'améliorer les structures de l'Église (ça viendra après), mais une conviction : celle que Dieu nous donne tout, sans condition, et qu'il nous appartient simplement d'accepter ce don. C'est là quelque chose qui est plus facile à dire qu'à faire, comme en témoigne la parabole qu'on a lue tout à l'heure.

Jésus vient d'expliquer qu'il s'agit de pardonner non pas seulement sept fois, mais 77 fois 7 fois (c'est-à-dire 539 fois : autant dire non seulement qu'on n'arrive pas à compter, mais surtout que ça n'a plus aucun sens de compter). Ce que Jésus veut dire ici, c'est que le pardon n'a rigoureusement rien à voir avec des choses qu'on pourrait compter. Il relève d'une autre logique que celle de l'arithmétique. Il déborde de partout.

Nous avons peut-être du mal à comprendre, mais ça tombe plutôt bien car les disciples de Jésus aussi. Jésus va donc leur raconter une parabole sur le sujet. « Il en va du Royaume des cieux comme d'un roi qui voulut régler ses comptes avec ses serviteurs. » Le roi commence donc, et on lui amène quelqu'un qui lui doit 10'000 talents. Les disciples doivent ouvrir des yeux grands comme des soucoupes. Un talent vaut environ 16 ans de salaire d'ouvrier ayant charge de famille. Si l'on voulait risquer un chiffre en francs suisses (j'abrège la démonstration), on pourrait dire que 10'000 talents correspondent à 15 milliards, soit le budget de l'EREN pendant 2000 ans (et il y aurait même un surplus !), ou alors une pile de 2 km de billets de 1000 CHF. Revenons à la parabole : « l'homme n'avait pas de quoi rembourser ». Tiens donc ! Nous apprenons donc que cet homme n'est pas multimilliardaire. « Comme il n'avait pas de quoi rembourser, le maître donna l'ordre de le vendre ainsi que sa femme (merci pour elle !), ses enfants et tout ce qu'il avait. » L'histoire est parfaitement abracadabrante, mais on n'est pas encore au bout des invraisemblances. L'homme se jette aux pieds du roi et sanglote : « Prends patience envers moi, et je te rembourserai tout ! » On voit mal comment notre bonhomme pourrait bien tenir sa promesse, mais voilà que le maître le laisse aller et lui remet sa dette, littéralement, lui « pardonne » sa dette, comme on dit « *pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons* aussi à ceux qui nous ont offensés » (en grec, c'est du même mot qu'il s'agit). En d'autres termes : 2 km de billets de 1000 francs ? Cadeau !

L'histoire continue : « En sortant, ce serviteur rencontra un de ses compagnons, qui lui devait cent pièces d'argent (ou : cent deniers). » Si l'on tourne une page dans l'évangile de Matthieu, on tombe sur la parabole des ouvriers dans la vigne. « Il convint avec les ouvriers d'une pièce d'argent pour la journée et les envoya à sa vigne. » Une pièce d'argent, c'est donc le salaire de la journée. Et voilà que notre serviteur, qui vient de recevoir gratuitement, sans compensation, dans un geste de générosité magnifique, l'équivalent de 15 milliards, prend à la gorge son compagnon qui lui doit, mettons, entre trois et quatre mois de salaire. « 'Rembourse ce que tu dois !' Son compagnon se jeta à ses pieds et il le suppliait en disant : 'Prends patience envers moi, et je te rembourserai !' » On a déjà entendu ça quelque part... mais notre héros avait de toute évidence oublié qu'il avait lui-même prononcé ces mots quelques minutes plus tôt et il fait jeter son compagnon en prison.

Ultime rebondissement : le maître apprend l'histoire, convoque notre gaillard et lui dit ces mots qui résonnent comme la leçon de la parabole : « Ne devais-tu pas, toi aussi, avoir pitié de ton compagnon, comme moi-même j'avais eu pitié de toi ? » Il le jette ensuite en prison « en attendant qu'il eût remboursé tout ce qu'il lui devait », c'est-à-dire que le serviteur va rester à l'ombre un bon moment.

Cette histoire n'est absolument pas crédible. Le roi de la parabole est complètement fou, au moins pour trois raisons : d'abord, il faudrait être un banquier totalement irresponsable pour prêter 15 milliards à quelqu'un ; ensuite, si le débiteur ne peut rien rembourser, on ne lui en fait pas cadeau sans autre forme de procès ; enfin, si l'on veut quand même lui faire rembourser sa dette, on ne va tout de même pas espérer rentrer dans ses fonds en jetant le débiteur en prison jusqu'à ce qu'il ait versé le dernier centime de ce qu'il devait.

Or, ce que Jésus nous dit ici, c'est que cette folie est la folie de Dieu. Paul en parle dans ses lettres en termes plus savants : Par exemple dans l'épître aux Romains que nous avons entendue : « Christ est mort pour nous, alors que nous étions encore pécheurs... Quand nous étions ennemis de Dieu, nous avons été réconciliés avec lui par la mort de son Fils... » Finalement, au cœur de la pensée de l'apôtre Paul, il n'y a pas autre chose que l'expression du fait que Dieu, dans un acte de folie furieuse, nous a tout donné.

Qui que nous soyons, il y a au moins deux choses que Dieu nous a données. D'abord la vie, car personne d'entre nous n'est à l'origine de sa propre existence et nous sommes invités, à chaque nouveau jour, à recevoir notre vie comme un don qui vient d'ailleurs. Ensuite, Dieu nous a donné la promesse de son pardon, la promesse d'une réconciliation définitive avec lui. La promesse d'un pardon si grand, d'un pardon si gratuit qu'elle fait exploser tous nos décomptes d'épicier. Voyez : quand Luther relit l'apôtre Paul et qu'il comprend que Dieu nous justifie gratuitement par la foi, quand il comprend, d'une façon qui est vécue avant d'être pensée et formulée, que le salut n'est jamais au bout de choses qu'on pourrait faire mais qu'il est de l'ordre de ce qu'on reçoit sans le mériter, eh bien, Luther comprend du même coup le sens profond de notre parabole. J'ai gratuitement reçu le don de Dieu, dans une mesure qui dépasse toute mesure ; *en conséquence*, il m'est donné de pouvoir donner à mon tour. J'ai gratuitement reçu le *pardon* de Dieu, *en conséquence* il m'est donné de pouvoir *pardoner* à mon tour.

Pour l'illustrer, voici une anecdote (peut-être historique) puisée dans les Propos de table de Luther. Luther marche dans une ville avec un sien ami, ils rencontrent un mendiant, l'ami de Luther met la main à son gousset et donne une pièce au mendiant. Il se tourne ensuite vers Luther et lui dit avec un clin d'œil : « Dieu me le rendra ! ». Luther alors de se fâcher : « Non, mon ami, Dieu te l'a déjà donné ! » On ne donne pas à autrui dans l'espoir de fléchir Dieu, compris comme un grand épicière céleste qui tient un livre de comptes, mais parce qu'on a déjà reçu en abondance de Dieu.

Tout cela est bien beau, mais il faut bien reconnaître que notre parabole se termine plutôt mal : « Dans sa colère, le maître le livra aux tortionnaires en attendant qu'il eût remboursé tout ce qu'il lui devait. C'est ainsi que mon Père céleste vous traitera, si chacun de vous ne pardonne pas à son frère ou à sa sœur du fond du cœur. » On n'aime pas tellement imaginer Dieu comme un tortionnaire, et ça fait déjà assez longtemps qu'il est devenu politiquement tout à fait incorrect d'évoquer l'enfer dans une prédication. On a parfois imaginé que Dieu avait deux visages : un visage d'amour pour ceux qui le craignent, et un visage de colère pour tous les autres. Or, le Dieu qui nous est révélé en Jésus Christ est tout entier un Dieu d'amour. Il nous donne son pardon et nous réconcilie avec lui. Le problème, c'est qu'il ne suffit pas toujours qu'une chose soit donnée pour qu'elle soit aussi reçue. Il est des cadeaux qu'on fait, mais qui ne sont jamais reçus. Le maître de la parabole a bien *remis* une dette phénoménale à son serviteur, mais ce serviteur montre assez, par son attitude impitoyable, qu'il n'a pas véritablement *reçu* cette remise de dette. Dieu lui-même donne, mais l'humain ne reçoit pas toujours. Et si l'humain refuse le don de Dieu, il ne lui reste alors que ce qui lui appartient en propre : la faute, la dette, la prison, jusqu'à ce qu'il ait payé une somme impossible à payer... Il ne s'agit pas de faire peur en brandissant la colère de Dieu (comme on a si souvent su le faire au cours des siècles passés !), mais l'Évangile nous appelle à prendre nos responsabilités : nous qui avons reçu le pardon incommensurable de Dieu, pardonnons à notre tour. Première étape : le don de Dieu, « pardonne-nous nos offenses » ; seconde étape : notre réponse d'hommes et de femmes, « comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés ». Cette parabole nous montre bien qu'il ne faut surtout pas inverser les étapes !

La Réforme qu'on commémore cette année, c'est d'abord une redécouverte toute simple : celle que Dieu nous aime comme un père avant même que nous ne soyons ses enfants, qu'il nous réconcilie avec lui alors même que nous sommes encore ses ennemis, qu'il nous remet un don prodigieux que rien ne peut chiffrer.

La Réforme, c'est la prise de conscience de ce don de Dieu qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Et c'est aussi la prise de conscience qu'il faut être bien mesquin, une fois qu'on a reçu tout cela, pour ne pas accueillir la demande d'autrui, qu'il ait dû fuir son pays, qu'il ait faim ou soif, qu'il soit malade ou isolé. Si l'on est réellement réformé, on ne peut jamais l'être tout seul.

Amen.

Michel Grandjean  
prof. d'histoire du christianisme  
Faculté de théologie  
Université de Genève